

# LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI, 26 AVRIL, 1845.

No. 17.

**Sommaire:**—FEUILLETON, Louis de Glenvez, (fin).—INDUSTRIE, Lecture prononcée par l'Honorable A. N. Morin, sur les produits exportables, etc., etc.—LITTÉRATURE CANADIENNE, Histoire de la civilisation, Article lu à la Société des Amis.—Une chasse en vacance — Alfred. — Nouvelles d'Europe.—Variétés.

## FEUILLETON.

### Louis de Glenvez.

(Suite et fin.)

V.

Cinq mois plus tard, par une froide soirée d'hiver, un léger navire, armé de vingt-quatre canons et portant à ses deux extrémités une panthère sculptée, s'avantait à toutes voiles vers les côtes de la Bretagne.

Le vent soufflait avec violence, le ciel se chargeait de nuages menaçants, et la mer, déjà noire comme de l'encre, commençait à s'agiter dans ses profondeurs. Des alcyons, ces hirondelles de l'Océan qui prophétisent la tempête aux matelots, comme leurs sœurs nous annoncent la pluie et les orages, rasaient silencieusement les flots, trempant de temps en temps dans l'écume leurs ailes agiles. Des manches de velours, beaux oiseaux aux ailes blanches frangées de noir, accouraient de tous les points de l'horizon pour se réfugier à l'abri des rochers.

Tout présageait une de ces bourrasques souvent terribles que les marins appellent un gain, et cependant le pont du vaisseau était chargé d'une foule joyeuse. C'est qu'on approchait du port, c'est que la vigie venait de jeter au milieu de ces hommes depuis si longtemps éloignés de leurs familles, depuis si longtemps privés de toutes les jouissances du cœur et de la vie, ce cri qui remue si profondément les marins, en quelque lieu qu'il retentisse: Terre, terre à bâbord.

Tous les yeux, ardemment fixés sur l'horizon, surveillaient avec une impatience fiévreuse le point noir qui émergeait du sein de la mer, car, ce point noir, c'était à la fois la patrie, la famille, la sécurité et le repos.

Les matelots s'étaient revêtus de leurs plus beaux habits. De tous côtés, on s'entretenait du retour, du port où l'on allait aborder, du pays où l'on se retirerait ensuite, des personnes qu'on allait revoir après une aussi longue absence. Les uns nommaient une mère, une femme, une sœur, une maîtresse; les autres parlaient d'un père, d'un frère ou d'un ami. Tous les cœurs s'épanouissaient à l'approche de ce rivage bien-aimé de la France.

Un seul homme ne semblait pas partager cette ivresse universelle. C'était un passager, c'était Louis de Glenvez. Il marchait à grands pas sur le pont en causant avec son ami Le Groix; mais ses yeux, lorsqu'ils interrogeaient l'horizon, paraissaient disposés à se remplir de larmes; son front était pâle et soucieux.

« A mesure que j'approche de cette terre si désirée, disait-il au corsaire, il me semble que

ma tristesse redouble. La joie même de ces braves gens me fait peur. Je ne comprends pas que l'homme ose concevoir tant d'espérance après tant d'illusions déçues. Hélas! parmi tous les noms que ces matelots ont nommés, combien y en a-t-il qui ne répondront pas à l'appel. Les voyageurs ont tout à redouter à l'heure du retour, la mort, l'oubli, l'indifférence.

— Certes, dit Le Groix, tu es un de ceux qui ont le moins à craindre de ce côté: madame de Glenvez est jeune, et son cœur n'a pas cessé de l'appartenir. Ingrat, tu veux te faire plaindre, et cependant partout tu ne rencontreras que des envieux. Tu possèdes la plus jolie femme de notre province, l'épouse la plus aimante, la plus dévouée. Tu es riche puisque ses biens ont été sauvés; tu vas être libre et tranquille, puisque le gouvernement t'a assuré de sa protection. Que te faut-il donc encore?

— La certitude que toute cette félicité dont tu me traces le tableau n'est pas une vaine chimère, la certitude qu'elle n'est pas un rêve qui va se dissiper pour me laisser sous le coup d'un triste réveil.

— Pour avoir cette assurance qui te manque seule, tu l'avoues, il ne faut plus que quelques heures de patience. Mais, dit le capitaine de la *Panthère* en fixant ses yeux dans la direction où devait apparaître la terre, où sommes-nous?

On aperçut au loin une chasse-mariée dont le vent tourmentait les voiles rouges, et qui paraissait se hâter de fuir.

On s'approcha de lui, puis on le héla.

« Holà! les amis, où sommes-nous? » cria le corsaire en usant de son porte-voix.

Le patron du petit bâtiment, vieillard chauve et barané, se haussa sur ses pieds, puis, mettant ses deux mains autour de sa bouche pour concentrer le son, il répondit:

« Ile de Glénan. »

M. de Glenvez tressaillit: il n'était plus qu'à quelques lieues de son château.

Après avoir entendu la réponse du chasse-mariée, Le Groix grimpa dans les haubans, et demeura quelques instants attentif et silencieux, observant le ciel, la mer et la côte qui commençait à se dessiner aux regards.

Il revint ensuite auprès de M. de Glenvez.

« Ami, lui dit-il, je crois que nous allons avoir du gros temps, et que nous ne pourrons pas arriver à Lorient avant la nuit. Je vais donner l'ordre de jeter l'ancre; demain nous entrerons au port.

— Ce sera plus prudent, Charles. Quant à moi, je n'ai plus qu'un service à solliciter de ton inépuisable amitié: c'est de me confier une chaloupe et quelques hommes pour gagner le rivage. Passer toute une nuit aussi près de Glenvez sans essayer d'y arriver, c'est impossible. Tu me comprends, ami?

— Oui; mais ces parages, tu le sais mieux que moi, sont dangereux, et la mer houleuse.

Le baron sourit avec mélancolie.

« Rassure-toi sur mon compte, répondit-il; j'ai assez éprouvé les flots pour n'avoir point peur de leur menace. Ce tête à tête avec l'Océan me rappellera, au contraire, les plus vives jouissances de ma jeunesse. D'ailleurs, vois-tu, l'inquiétude est là, dans mon cœur, comme un ver qui me ronge. Il faut que je m'en aille.

— Va donc, et que Dieu te serve de guide, »

dit Le Groix, trop habité lui-même à braver le danger pour insister davantage.

Il alla donner l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, et désigna quelques hommes courageux et adroits pour accompagner son ami. Ivon fut choisi le premier.

Quand tout fut prêt, les deux jeunes gens se séparèrent.

« Adieu, se dirent-ils, et au revoir dans huit jours, au château de Glenvez. »

La chaloupe s'éloigna de la corvette comme un enfant qui quitte sa mère. Ivon se mit au gouvernail, tandis que les autres matelots travaillaient à la manœuvre. Quant à Louis de Glenvez, il s'enveloppa dans son manteau et s'assit sur une banquette.

Lorsque l'embarcation eut dépassé l'île de Glénan et s'approcha de la côte, le vent redoubla de fureur. Les vagues se dressaient sous la frêle chaloupe et l'emportaient avec elles. Le ciel était sombre, quoiqu'il fût de temps en temps illuminé par des éclairs. On entendait dans le lointain le mugissement de la mer contre les récifs de la pointe du Pouldu.

Tout le monde était silencieux à bord du bateau. La nuit et l'approche de la tempête rendaient sérieux ces hommes ordinairement gais et intrépides. Ivon avait seul ouvert la bouche pour raconter en peu de mots un épisode de sa vie de goblier, et pour dire qu'il aimerait mieux périr dans l'Océan que dans la Loire, parce qu'il lui paraissait plus glorieux d'être mangé par les requins que par les brochets.

M. de Glenvez sortit bientôt de ses méditations, et commanda la manœuvre avec le sang froid et laplomb qui appartenait à un ancien officier de marine.

Il avait si souvent parcouru, dans des parties de plaisir, les parages où il se trouvait, qu'il se dirigea sans trop de difficulté au sein des ténébres.

Bientôt, au moment où la chaloupe se soulevait sous une vague énorme, il entrevit dans la brume une petite lumière qui brillait comme une étoile voilée par de légers nuages, et entendit en même temps le clapotement des eaux contre les rochers.

Une émotion indéfinissable inonda son âme et le fit chanceler. Il s'assit en comprimant avec la main les battements de son cœur éperdu. L'exilé touchait au port, car les flots dont il entendait le mugissement rapproché baignaient le rivage de Glenvez, et la petite lumière qui scintillait dans le brouillard éclairait l'appareil solitaire de sa femme.

« Elle est là! elle est là! se dit-il avec des transports insensés. Elle m'attend. Mon Dieu, ne me laissez pas périr dans l'excès de ma joie. »

Cependant la chaloupe ne trouvait pas un endroit sûr où aborder. La mer était si houleuse que le baron n'osait s'approcher de la côte dans la crainte de s'échouer contre quelque roscif. La nuit ne lui permettait pas non plus de découvrir l'entrée de la baie, où il eût trouvé un refuge. Il resta quatre heures dans la même situation, n'avançant guère, courant d'éternelles bordées. La petite lueur qui brillait aux fenêtres du château semblait, par son immobilité, le provoquer à de nouveaux efforts.

Enfin, à la faveur d'un éclair, il reconnut un bouquet de sapins qui se dressait à l'entrée de la baie où il s'était embarqué à l'époque de